

La Mé

Ils prendront tout. Après. Ils peuvent venir, faire semblant de nous rendre visite, demander des nouvelles de la Mé, je ne céderai pas. Ici, c'est la maison Ravat depuis quatre générations. Et ça tient encore, malgré la porte d'entrée toute branlante. Et ça tient debout, en dépit des lézardes un peu partout. Ici, on naît et on meurt dans la chambre du haut ou celle du bas. Ici, on meurt en silence et sans coup férir.

À la mairie, ils disent qu'il me faudrait une femme de ménage maintenant que la Mé est alitée. Juste quelques heures par semaine, pour me soulager. Elle pourrait s'occuper de mon linge aussi. Mais ils peuvent me regarder, je reste propre sur moi, droit, sec, rasé de près chaque jour avant huit heures. J'ai beau me laver au gant et dans le lavabo, je ne sens pas le bouc. Et puis je sais passer une serpillière et tenir une éponge. La chambre de la Mé, je l'aère trois fois par jour, pour pas que ça sente. Même qu'en ce moment, le tilleul est en fleurs et que ça embaume dans toute la maison. C'est pas parce qu'elle ne parle plus et qu'elle ne mange plus, la Mé, qu'elle ne sent plus rien. C'était son odeur favorite, le tilleul. Elle en faisait des petits sachets qu'elle intercalait entre les piles de draps ou entre mes chemises. Sa façon à elle de me tenir compagnie partout où j'allais.

Ils prendront tout. Après. Des cousins venus de loin, ceux du côté de la Mé qui feindront de s'être préoccupés de ses derniers instants, et puis les autres, tous ceux qu'on a jamais vus, ou si peu, lorsqu'ils étaient tout mioches. Ils rappliqueront tous chez le notaire comme une nuée d'étourneaux. Pas pour la maison toute bréchue, ni pour les meubles trop démodés, non. Ils viendront tous. Comme des vautours. Pour la terre.

Ils prendront tout. Après. Mais en attendant, c'est encore moi qui décide. Et je ne signerai pas. On a voulu me faire croire que la Mé serait mieux soignée dans une unité de soins palliatifs, comme ils appellent ça. J'ai refusé tout net. Je les connais ces chambres de mouiroirs. C'est là que je suis allé dire adieu à mon ami Gaston. Je ne peux pas affirmer qu'il ait été mal traité là-bas, mais il n'y avait qu'à lire dans ses yeux son désarroi d'être comme un vieil olivier qu'on aurait arraché à sa garrigue. L'œil hagard, le mot rare, avec une furieuse envie d'en finir et l'incapacité désormais de fixer lui-même le rendez-vous avec la Camarde. Il m'avait juste demandé de me porter garant pour qu'il n'y ait pas d'acharnement thérapeutique. J'avais promis. Et si la Mé, à l'époque, n'avait pas déjà chopé cette saleté de

crabe, j'aurais débranché les tuyaux qui l'aidaient à respirer, mon Gaston. Pour éteindre la bougie de ses deux grands yeux de chien suppliant.

Il n'y a que pour le portage des repas que j'ai cédé. Faire les courses, la cuisine, j'ai jamais su. Ç'aurait été trop difficile. Et puis il fallait leur donner un peu de grain à moudre, à la mairie, pour qu'ils nous laissent tranquilles, qu'ils ne nous placent pas, elle, à l'hôpital, moi dans une maison. La seule maison qui vaille, c'est celle-ci, même si depuis quelques jours, bizarrement, il y a une grosse fissure sur l'arrière de la façade. Il paraît que ça serait à cause de la sécheresse de l'été dernier, mais je n'y crois pas trop. Pour moi, c'est plutôt le terrain qui bouge. De toute façon, ça ne changera rien. C'est là qu'on a vécu, c'est là qu'on mourra. Chaque matin ouvrir les volets, aller jusqu'au bout de l'allée pour ramasser le courrier, penser à sortir les poubelles, la noire le mercredi pour les ordures et la jaune le lundi pour le tri. Pour qu'on sache, à la mairie et ailleurs, que le vieux Ravat ne perd pas la boule, qu'il se maintient, qu'il se suffit, qu'il n'a besoin de rien. Sauf des repas qu'on lui porte le midi et qu'il se contente de faire réchauffer.

Ils prendront tout. Après. Le terrain tout bosselé, la maison toute fêlée. Ça commencera par des transactions entre les héritiers, la mairie, les promoteurs. Tout ce petit monde s'accordera vite à penser qu'un lotissement serait de bon augure et la meilleure solution. Les héritiers pour leur portefeuille, les promoteurs pour leurs dividendes, la mairie pour étancher son déficit en logements sociaux. Ils feront table rase. Plus d'un siècle d'existence réduit à un simple tas de pierres et de moignons de bois, qu'une pelleteuse ne mettra même pas une journée à transférer dans des camions en rotation vers une décharge. Plus d'un siècle de labeur, de sueur, qui finira en un espace aussi plat et stérile qu'un terrain de pétanque. Place nette. Heureusement la Mé et moi, nous ne serons plus là pour voir ce gâchis.

En attendant, je reste près d'elle, je veille sur son souffle de plus en plus ténu et sur ses paupières closes. Je l'écoute délirer des heures durant à cause de la morphine que le médecin est obligé de lui donner pour qu'elle supporte les assauts sans répit de son cancer généralisé. Il faut la voir, ma Mélanie, frêle poupée de verre, les os mités par la maladie, elle pourtant si vigoureuse autrefois. Il n'y en avait pas deux comme elle pour traire, bêcher ou rentrer le foin. Elle valait un homme et deux même, parfois. Une force de la nature. Si elle n'avait pas reçu ce sale coup de sabot dans le ventre, sûr qu'elle m'aurait fait un solide gaillard qui aurait pu reprendre le flambeau.

Bah, à quoi bon remuer tous ces souvenirs... Tiens, un volet vient de claquer en haut, il va y avoir de l'orage ce soir. Ça vient du sud, ça risque de taper fort. Pourvu que la maison tienne cette fois. Encore.

Ce mardi 22 juin, il était 2h20 lorsque pompiers et gendarmes sont intervenus à Beuil, dans les Alpes-Maritimes, pour un glissement de terrain. Sous la pression de très fortes pluies, une partie de la colline a cédé, générant une coulée de boue et engloutissant sur son passage une maison occupée par deux nonagénaires, dont on déplore la disparition. La zone, qui n'est plus qu'une immense crevasse, sera désormais classée inconstructible, a assuré le maire.